

## II - L'ART CAROLINGIEN

**Des 'palais'.** Eugen Ewig a pu écrire un jour que, sous Charlemagne, 'le cœur de l'Empire battait sur la Meuse'. De fait, la dynastie carolingienne s'est fortement enracinée autour de la Meuse et dans le massif ardennais. Félix Rousseau a publié sur le sujet des travaux qui font autorité. Les Pippinides ont établi, dans ce qui allait devenir le pays wallon, de nombreuses résidences. Jupille, Herstal et Chèvremont sont installés à la lisière de la grande forêt. Theux y est totalement insérée. Cette vaste réserve de chasse était particulièrement appréciée par les Carolingiens en raison de sa proximité par rapport aux biens patrimoniaux qu'ils possédaient sur les rives du fleuve, et, plus tard, par rapport à la résidence d'Aix-la-Chapelle. Dès lors, il n'est pas étonnant que l'on dénombre au moins cinq villas de chasse carolingiennes en Ardenne : Mellier, Longlier, Paliseul, Thommen et Theux. A côté de ces relais forestiers, s'inscrivent des 'palais' plus importants, comme Herstal, Jupille et Chèvremont.

Mais, alors que l'on est suffisamment informé sur le plan, la structure, et même la décoration des palais d'Aix-la-Chapelle et de Ingelheim, on est loin d'en savoir autant sur les résidences royales de nos régions.

Aucun Eginhard, aucun Ermold le Noir n'a décrit Herstal, Jupille, Theux ou même Chèvremont. Par voie de comparaison et grâce à certains indices archéologiques, on peut cependant s'en faire une idée générale. André Joris a publié récemment l'état le plus

récent de la question sur le palais carolingien d'Herstal, dont l'existence est attestée de 752 à 920. Une tradition persistante le situe aux abords de la place Licour, où s'élève l'église paroissiale dédiée à Notre-Dame et à saint Charlemagne. Les plans cadastraux aident à reconstituer l'idée d'ensemble du palais : 'Celui-ci revêtait l'aspect d'une grosse exploitation rurale, sommairement défendue par une clôture et par un lacs de fossés et de ruisseaux. Disposés sans ordre, s'y élevaient notamment une demeure en pierre, résidence du souverain, un oratoire dédié à Notre-Dame, ainsi que divers bâtiments d'exploitation parmi lesquels un moulin'. Le plan cadastral de 1875-1876 permet de repérer très facilement un vaste arc de cercle que dessinent plusieurs rues autour du sanctuaire. Ce tracé doit vraisemblablement correspondre au site du palais qui, rappelons-le, fut la résidence préférée de Charlemagne, avant qu'il ne portât définitivement son choix sur Aix-la-Chapelle. Quant à la résidence de Jupille, elle apparaît pour la première fois en 714 dans les sources narratives, et en mars 756 dans les sources diplomatiques, où elle est désignée sous le terme de *palatium publicum*. Selon Micheline Josse, il semble bien qu'il faille la placer au bord du plateau dominant la Meuse et sur le tracé d'une chaussée romaine qui menait de Tongres au pays de Herve, dans un quadrilatère où se situent actuellement la Brasserie Piedbœuf et l'Institut des Chanoinesses. Ne constituait-elle 'qu'une

construction relativement fragile, dont les matériaux périssables auraient disparu au cours des temps? A mon avis, le *palatium* de Jupille ne devait pas être un complexe d'habitations négligeable, puisqu'il était le centre d'un vaste domaine qui, avec ses quelque 10 000 hectares, éclipsait le *fiscus* d'Herstal. Ce dernier, suivant les estimations d'André Joris, n'atteignait qu'environ 2500 hectares.

Ce rapport inégal et la proximité extraordinaire des deux résidences royales ne laissent pas d'ouvrir la voie à bien des interrogations. Les deux 'palais' ont coexisté l'un devant l'autre, ils ont servi de résidences dans une même période d'utilisation. Quelle est donc la raison de ce double emploi?

Sans doute faut-il invoquer, à la suite d'André Joris, la différence de destination de ces deux résidences : Herstal disposant d'un *fundus* à base agricole, Jupille servant surtout de villa de chasse. Un troisième élément doit intervenir dans les données du problème : la résidence royale de Chèvremont.

Dominant superbement la vallée de la Vesdre, la butte fortifiée de Chèvremont exerce depuis des siècles une fascination extraordinaire sur les Liégeois. Elle était là longtemps avant que leur ville apparût dans l'histoire, et l'existence même de la future capitale de la Principauté fut un instant compromise par la présence menaçante de ce formidable oppidum.

Aussi n'est-il pas étonnant que le site ait été très tôt entouré de légendes, et que les apports successifs de l'historiographie aient formé des stratifications au sein desquelles il est fort malaisé de découvrir l'élément authentique, resté en place. Une des sources narratives les plus importantes est la *Vita sanctae Beggae*, la biographie de sainte Begge, fille de Pépin le Vieux, sœur de Grimoald et femme d'Anségise. Malheureusement, cette *Vita* ne date que de la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Elle a tout au moins, dès le premier chapitre, le mérite de nous livrer une description détaillée d'une résidence royale :

'La résidence du souverain (*locus regiae sedis*) se trouvait alors à Chèvremont, déjà ceinte,

par les souverains antérieurs, de murailles de château (*muris castelli circumdatus*). Mais le duc Anségise et sa femme Begge la transformèrent en palais royal (*palatiis aulicis constructus*), la fortifièrent de portes (*seris et portis munitus*), la décorèrent avec faste et la parachevèrent (*solemniter decoratus atque perfectus est*)'.

Par conséquent, dans l'esprit des gens du XI<sup>e</sup> siècle finissant, un véritable palais s'élevait, quatre siècles plus tôt, avec tous les raffinements et le luxe d'une résidence royale, dont ils pouvaient apercevoir, au sommet du mont, les ruines et les vestiges informes.

L'importance que le moyen âge classique attribuait à cette occupation était le reflet de souvenirs relayés à travers plusieurs générations par la mémoire collective, le reflet aussi de réalités que l'archéologie a pu mettre en valeur avec des fortunes diverses. Le Service national des Fouilles a, en effet, repris en 1943 des fouilles qui avaient été amorcées, en 1851, à l'initiative de l'Institut archéologique liégeois. Le site, en éperon barré, a incontestablement connu 'une occupation dense et prolongée' depuis la préhistoire, et a été un lieu de pèlerinage gallo-romain dédié à Mercure. Les fouilles menées, de 1965 à 1967, par Joseph Mertens, n'ont fait que confirmer l'importance des constructions qui occupaient jadis le vaste plateau de Chèvremont : 'plusieurs réfections ainsi que plusieurs couches d'incendie reflètent l'histoire mouvementée de cette forteresse, détruite par Notger en 986'. Et mon savant collègue, esprit pourtant peu enclin à l'hyperbole, n'a pas craint d'écrire qu'on se trouvait en présence d'un complexe grandiose'. D'autre part, la présence d'une communauté ecclésiastique dans l'enceinte de Chèvremont est solidement attestée, à l'époque carolingienne, par un diplôme de 779, qui mentionne d'ailleurs le nom de son abbé. Cette abbaye bénéficia des largesses de Pépin II et de ses successeurs, avant d'être annexée en 975 par Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle.

Si nous passons de la vallée de la Vesdre à celle de l'un de ses affluents, la Hoëgne, nous



LA BUTTE DE CHÈVREMONT CONSTITUAIT UN RÉDUIT DÉFENSIF D'UN INTÉRÊT STRATÉGIQUE ÉVIDENT. (Photo Niffle, Liège).

constatons que l'existence d'un *palatium* carolingien est confirmée à Theux, par les sources diplomatiques. Cependant, par rapport à Herstal et à Jupille, la résidence royale de Theux apparaît tardivement dans les actes, à partir de 814. De l'étroite association qui, de 814 à 827, mêle les termes de *fiscus* et de *palatium regium*, Henri Baiverlin en a légitimement déduit qu'au centre administratif du *fiscus* se dressait donc un palais royal, c'est-à-dire un bâtiment ou un ensemble de bâtiments que le souverain et sa cour occupaient lorsqu'ils séjournaient dans le domaine'. Une tradition locale persistante place la résidence royale à l'endroit même où s'élève l'église et dans ses abords immédiats. Peu avant 1874, quelques traces d'anciennes constructions ont été effectivement retrouvées sous l'église même, mais il est difficile d'exploiter ces données en raison de leur

caractère imprécis et du manque de méthode qui a présidé jadis à ce qu'on ne peut appeler de véritables fouilles. Henri Baiverlin rejoint la tradition locale en supposant avec raison que la *capella* fondée par le souverain devait se dresser au centre du *fiscus* et en liaison directe avec une certaine densité de l'habitat : 'le site actuel de l'église représente le type même des endroits affectionnés par les Francs. C'est une butte très étalée, une sorte de cône de déjection situé sur la rive gauche de la Hoëgne, à l'abri des crues de ce cours d'eau au débit torrentiel, là où un ruisseau, le Wayot, qui dévale de Hodbomont, débouche dans la vallée ... La voirie actuelle (Chinrue, rue Chaussée et place du Perron), dessine un espace circulaire qui pourrait correspondre à l'emplacement du *palatium*.'

A ma demande, Anne-Véronique Sautai-Dossin a repris le problème en recourant aux

plans cadastraux du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans ce relevé, une structure saute immédiatement aux yeux. Elle a la forme d'un fer à cheval comparable au plan du palais d'Ingelheim et à celui, plus ancien, de Quierzy-sur-Oise, dû à Charles Martel. Cet îlot pourrait, par conséquent, correspondre fort bien, comme le pensait Henri Baiverlin, à la résidence royale.

**Des églises.** A côté de ces édifices civils, l'époque carolingienne compte des édifices religieux. Malheureusement, peu d'entre eux ont été conservés. Cette rareté rend d'autant plus précieux les vestiges que l'on peut découvrir à l'occasion de sondages et de fouilles.

C'est précisément le cas de la collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles fondée sous la forme d'un monastère de femmes vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle par la veuve de Pépin le Vieux, un des ancêtres de la dynastie carolingienne. L'aménagement des fondations du sanctuaire permet d'étudier ce qui subsiste des temps mérovingiens et carolingiens. Selon le chanoine Raymond Lemaire, on peut y déceler les traces d'un massif occidental dont la construction remonterait à la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Il aurait été prolongé par une abside et placé devant une église, datable des premières années du même siècle, de plan basilical et d'une largeur totale de 20 mètres. Selon le savant auteur, la conception architectonique qui a présidé à la construction du massif occidental combinerait le type représenté par la cathédrale carolingienne de Cologne, les églises de Saint-Gall, de Fulda et celui de l'ancienne abbatale de Saint-Riquier. Et de conclure : 'L'avant-corps de Nivelles est, sans doute, le plus ancien morceau d'architecture religieuse que nous possédons en ce moment'.

Plus au sud, l'église abbatiale de Lobbes a retenu l'attention d'un des spécialistes les plus autorisés de l'architecture médiévale. Simon Brigode, qui place sa construction vers 800, la caractérise ainsi : 'une église faite avec les débris de l'Antiquité et assez semblable par sa structure, ainsi que par le détail de ses

colonnes classiques et de son architrave, à certaines basiliques romaines'. De cet édifice, seule subsiste la description admirative qu'en a faite l'abbé Folcuin, vers la fin du X<sup>e</sup> siècle. A proximité, une autre église, dédiée à saint Ursmer, avait connu, le 26 mars 823, une cérémonie solennelle : l'élévation des reliques de ce vénérable abbé. En utilisant les rapports de fouilles et en se livrant à une analyse minutieuse des vestiges anciens, notre collègue revoit, avec les yeux de la science, 'ce vieux sanctuaire basilical avec l'alternance de ses piliers carrés et des fûts monostyles, le rythme rapide de ses arcades, la rusticité de son lourd plafond de chêne'. Là aussi, un avant-corps occidental comportait une tour massive et il était flanqué de deux tours de volume plus réduit.

Moins monumentale, mais plus ancienne sans doute, l'église carolingienne de Saint-Michel et Sainte-Rolende de Gerpennes remonte à 774-775, lorsque l'on plaça près du chœur le sarcophage de cette sainte qui n'était autre que la fille de Didier, roi des Lombards et une des épouses de Charlemagne. Les fouilles de Joseph Mertens autorisent à reconstituer la zone de l'autel, d'une superficie de 6m 25 sur 6m 05. A Couillet, la tour de l'église Saint-Laurent, datable du XI<sup>e</sup> siècle, est assise sur une chapelle à nef unique qui remonterait à l'époque carolingienne.

Si nous nous déplaçons du Brabant wallon et du Hainaut au Condroz, le beau village d'Ocquier montre une église romane qui a été précédée par un édifice dédié à saint Remacle, dont Joseph Mertens place la construction au IX<sup>e</sup> siècle et dont il compare certains éléments avec ceux de l'église carolingienne de Sainte-Gertrude de Nivelles.

Quant à l'église Saint-Lambert à Mons-lez-Liège, qui a été fouillée par Joseph Philippe en 1942 avant sa destruction l'année suivante, certains de ses vestiges pouvaient remonter à l'époque pré-romane ou carolingienne tardive.

**Les descriptions de Sedulius.** Ce sanctuaire nous a ramené aux abords immédiats de la

CXXVII O ratio Salomonis regis

FINIUNT CAPITULA  
INCIPIT LIBER HIESU FILII SYRACH

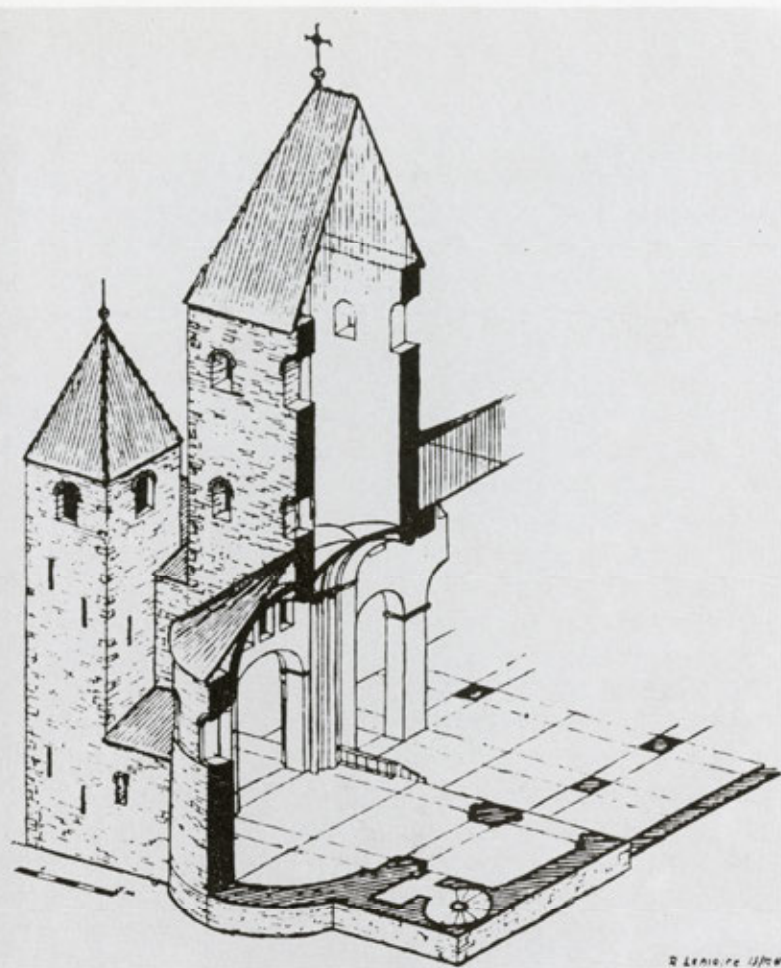
· QUID DICITUR ECCLESIASTICVM



MINIS·SARENTIA·  
A·D·N·O·D·E·O·E·S·T·

& cum illo fuit. semper. & est ante  
suum. Harenam maris & pluuiae.

LA SAGESSE. FIGURE CENTRALE D'UNE LETTRE ORNÉE PLACÉE EN TÊTE DU LIVRE DE L'ECCLÉSIASTIQUE, DANS LA BIBLE DE MALMEDY. Deuxième quart du XII<sup>e</sup> siècle. Bibliothèque Vaticane, Vat. lat. 8558, fol. 66 v<sup>o</sup>. Il s'agit du second volume d'une Bible, transcrite dans sa plus grande partie par le même scribe, mais illustrée par deux artistes différents, à l'époque où l'abbé Wibald, grand mécène de l'art mosan, gouvernait les monastères de Stavelot et de Malmedy. La lettrine semble être restée inachevée. (Photo Biblioteca Apostolica Vaticana).



L'AVANT-CORPS OCCIDENTAL CAROLINGIEN DE SAINTE-GERTRUDE DE NIVELLES. Coupe perspective approximative. D'après le relevé du Chanoine R. Lemaire.

L'ÉGLISE SAINT-URSMER DE LOBBES. Perspective de l'édifice carolingien. D'après Brigode. *L'architecture religieuse dans le sud-ouest de la Belgique*, fig. 21, Bulletin de la Commission Royale des Monuments et des Sites, t. 1, Bruxelles, 1949.



Cité épiscopale. A Liège même, rien ne subsiste plus de l'architecture carolingienne. Cependant, cette carence archéologique est compensée par les poèmes d'un clerc irlandais, Sedulius, qui a vécu dans le courant du IX<sup>e</sup> siècle à Liège, où il a joui de la protection des évêques Hartgar (840-855?) et Francon (856?-904). La renommée de cet écrivain doit sans doute beaucoup au fait qu'il a eu pour principal biographe Henri Pirenne lui-même, alors simple étudiant à l'Université de Liège. A côté de considérations consacrées à l'art difficile du gouvernement des peuples, qui placent notre Virgile liégeois à un rang honorable entre Jonas d'Orléans et Hincmar de Reims, Sedulius s'adonnait volontiers à des exercices poétiques de portée plus restreinte : vers fugitifs, notations brèves qui fixent une situation, décrivent un objet, expriment un sentiment, une sensation, ou proposent une énigme. Parmi ces *tituli*, le n<sup>o</sup> 48 de l'édition Traube a conquis dans le monde des historiens d'art une réputation justifiée par les informations intéressantes qu'il fournit sur les thèmes de la peinture murale carolingienne.

C'est à partir de ces textes du poète qu'un érudit allemand, Leitschuh, a affirmé l'existence d'un cycle liégeois de peintures murales et conféré, par conséquent, à la ville mosane une importance considérable dans l'art carolingien. En l'absence de tout vestige, on peut se demander s'il s'agissait d'une réalisation ou d'un programme ou encore d'un exercice purement littéraire. Que les églises de la région liégeoise fussent décorées n'aurait rien eu que de naturel puisque Jean Hubert, se fondant sur d'abondants témoignages, estime qu'au IX<sup>e</sup> siècle 'toutes les églises auraient été peintes.'

Joseph Philippe n'en doute pas. En se référant à notre auteur du IX<sup>e</sup> siècle, il évoque la chambre haute du palais, couverte de peintures où dominaient l'or, le vert, le rouge, le bleu et qui représentaient seize scènes du Nouveau Testament 'depuis l'apparition de l'ange à Zacharie jusqu'à la Vocation de saint Pierre'.

Quoi qu'il en soit, le palais des évêques de

Liège constituait un monument dont l'intérêt était loin d'être négligeable, à condition de mettre une sourdine à l'enthousiasme ampoulé de Sedulius. Henri Pirenne, faisant le bilan des informations fournies par le poète, énumère le toit couvert de tuiles de diverses couleurs, les fenêtres garnies de verre, les peintures et serrures des portes artistement ouvragées.

**Des manuscrits.** Il semble bien que le palais épiscopal occupait à peu près le même emplacement que l'édifice actuel et qu'il se trouvait donc à proximité immédiate de la cathédrale Saint-Lambert. Suivant l'opinion de Bernhard Bischoff — opinion qui n'est pas unanimement acceptée —, c'est dans le *monasterium* épiscopal qu'aurait été exécuté après 814, le *Poème pascal* d'un autre Sedulius, auteur de Gaule cisalpine ou d'Espagne vivant au V<sup>e</sup> siècle. Le manuscrit, qui figurait dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Jacques de Liège, est un des joyaux du Musée Plantin-Moretus d'Anvers. Il est, en effet, illustré de dix-huit miniatures représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. La plus connue est celle qui ouvre le codex et qui montre un Christ juvénile siégeant en majesté. D'après les spécialistes, ces compositions s'inspireraient d'un modèle de Northumbrie, tributaire lui-même d'un archétype de la péninsule italique datable du VII<sup>e</sup> siècle.

L'existence de ce manuscrit pose évidemment le problème d'une activité régionale dans le domaine de la décoration du livre à l'époque carolingienne. Les travaux du regretté André Boutemy ont mis en lumière le rôle que l'abbaye de Stavelot a pu jouer dans cette industrie du livre. Interviennent les Sentences de saint Grégoire (Bruxelles, B.R. ms II 2567), la *Vita sancti Martini* (Bruxelles, B.R. ms 1820-1827), les Évangiles carolingiens du fonds Hamilton 253 de la Staatsbibliothek de Berlin, le Sacramentaire du British Museum (Add. 16.605). Le milieu artistique stavelotain, à cette époque, ne peut rivaliser en qualité avec les grandes écoles voisines de Metz, de Reims et de ce qu'on est convenu



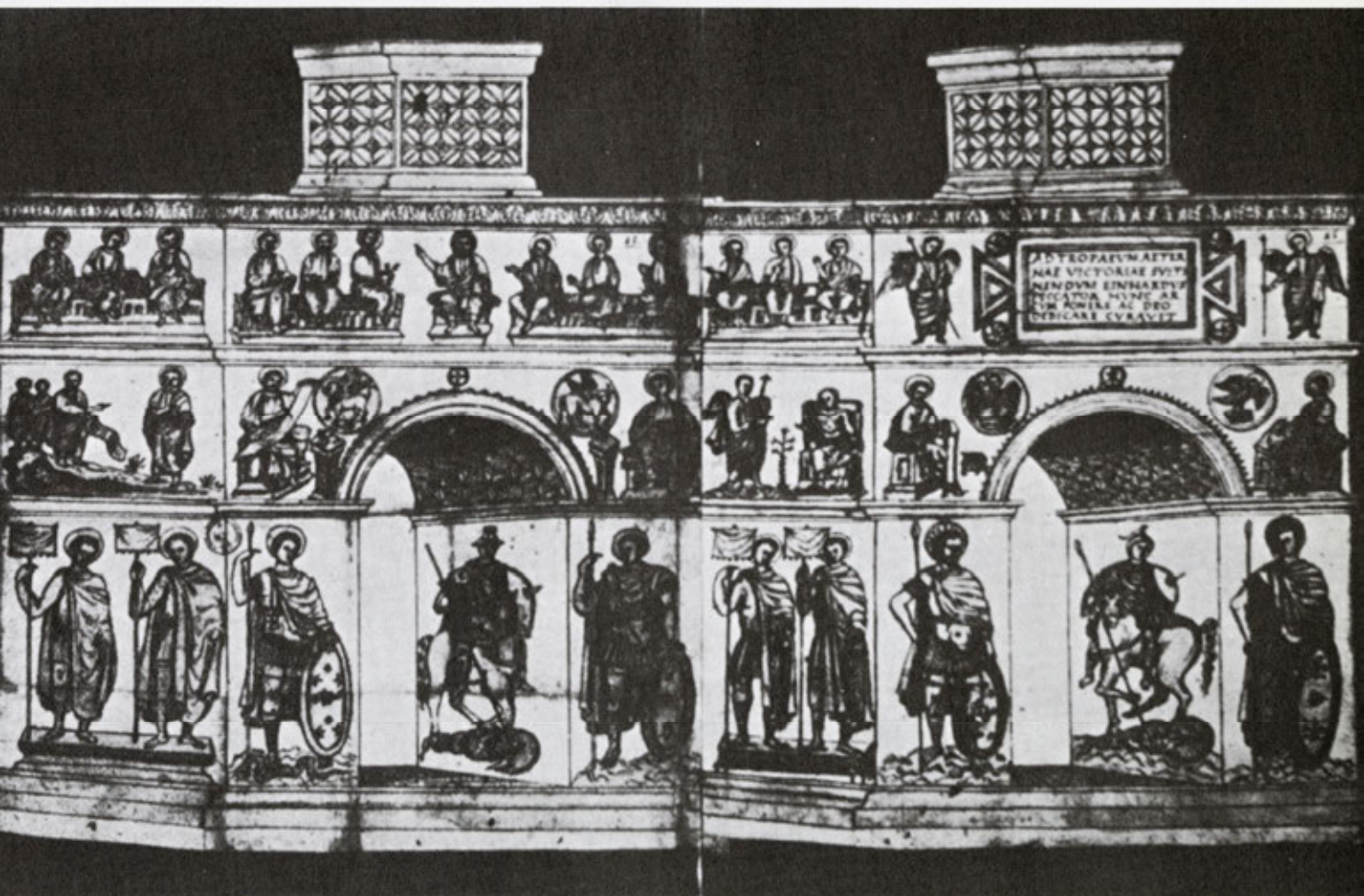
CHRIST EN MAJESTÉ. Miniature du *Carmen paschale* de Sedulius l'Ancien. Anvers, Musée Plantin. (Photo J. l'Felt, Anvers).

RELIQUAIRE D'EGINHARD EN FORME D'ARC DE TRIOMPHE. Entre 815 et 830. D'après un dessin du XVII<sup>e</sup> siècle. L'iconographie exalte la victoire de la Croix sur les forces du Mal. D'après Cahiers archéologiques, t. 4, 1949.





LA 'PIERRE A SERPENT' DE SAINTE-GERTRUDE DE NIVELLES. Grès marneux. Fin VIII<sup>e</sup>-début IX<sup>e</sup> siècle. (Photo A.C.L., Bruxelles).



d'appeler l'école franco-saxonne. Il s'agit d'un centre secondaire, qui puise les éléments de sa grammaire décorative dans les modèles précédents dont il fait une synthèse complexe et affaiblie.

**Œuvres d'art éparses.** Nous retournons à Sainte-Gertrude de Nivelles pour admirer la curieuse 'Pierre à serpent', sculptée, ou pour mieux dire, creusée dans un fragment de grès marneux. Découverte en 1941, près du tombeau de sainte Gertrude, elle représente un serpent ailé traité dans un style expressionniste. Cette œuvre intéressante, qui décorait peut-être un chapiteau, aurait été exécutée vers la fin du VIII<sup>e</sup> ou le début du IX<sup>e</sup> siècle.

Du pays mosan, mais non du territoire formant aujourd'hui la Wallonie, relève l'arc triomphal en réduction qu'Eginhard avait fait exécuter dans l'or ou l'argent pour Saint-Servais de Maestricht, dont il était l'abbé laïque. Comme le rappelle Wolfgang Braunsfels, cette œuvre aujourd'hui disparue, dont il subsiste deux dessins du XVII<sup>e</sup> siècle, constitue la plus ancienne orfèvrerie ornée de figures que nous connaissions dans l'art médiéval.

Enfin, s'il faut en croire Johannes Ramackers,

c'est dans le marbre noir de Dinant — et peut-être avec la collaboration de lapicides originaires de cette localité? — qu'aurait été gravée sur l'ordre de Charlemagne l'admirable épitaphe du pape Hadrien I<sup>er</sup> († 795) à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

Vestiges dispersés, témoins disparus, héritage altéré : il est difficile d'élaborer une synthèse à partir d'éléments aussi discontinus. Il apparaît bien cependant que l'activité artistique à l'époque carolingienne dans les régions qui forment aujourd'hui la Wallonie ne doit être ni surestimée ni sous-estimée. C'est l'installation de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, actuellement ville-sœur de Liège et de Maestricht dans un 'pays sans frontières', qui a privé notre Meuse wallonne du bénéfice d'un âge d'or dont le centre de gravité se situe à quelques dizaines de kilomètres à peine de ses rives. Reste la consolation de penser que le souverain s'est souvenu des bords du fleuve lorsqu'il a donné le nom d'Herstelle au camp militaire installé sur la rive gauche de la Weser, dans un décor agreste, comparable en beauté à celui de la Meuse.

Jacques STIENNON

## ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Sur l'enracinement ardennais des Carolingiens, on consultera F. ROUSSEAU, *Les Carolingiens et l'Ardenne*, dans *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, 5e série, t. 48, 1962, pp. 187-221. Les palais carolingiens ont fait l'objet d'études de la part de l'érudition allemande : P. CLASSEN, *Bemerkungen zur Pfalzforschung am Mittelrhein*, A. GAUERT, *Zur Struktur und Topographie der Königspalzen*, dans *Deutsche Königspalzen*, t. 1, 1963, pp. 75-96 et t. 2, 1965, pp. 1-60, C. BRUHL, *Königspfalz und Bischofsstadt in frankischer Zeit*, dans *Rheinische Vierteljahrsblätter*, t. 23, 1958, pp. 161-274.

Sur le palais d'Herstal, cf. A. JORIS, *Le palais carolingien d'Herstal*, dans *Le Moyen Âge*, t. 79, 1973, pp. 385-420. La résidence carolingienne de Jupille est évoquée par M. JOSSE, *Le domaine de Jupille des origines*

à 1297, Bruxelles, 1966, 175 pp. in-8°. Sur les fouilles de Chèvremont, cf. J. MERTENS, dans *Vingt-cinq années de fouilles archéologiques en Belgique*, Exposition organisée par 'Pro Civitate', Bruxelles, 1972, pp. 121-123, n° 65. On trouvera des informations intéressantes sur la résidence de Theux dans H. BAIVERLIN, *Les origines et la formation du Pays de Franchimont*, mémoire de licence en histoire, Université de Liège (jury d'État), 1972, pp. 74-128.

Les églises préromanes ont fait l'objet d'un inventaire descriptif détaillé, muni d'une bibliographie et de plans, de la part du *Zentralinstitut für Kunstgeschichte* de Munich, sous la direction de F. OSWALD, L. SCHAEFER et H. R. SENHAUSER: *Vorromanische Kirchenbauten. Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen*, München, 1966-1970, 3 vol. in-4°. On y trouvera tous

les éléments qui concernent les sanctuaires carolingiens implantés en Wallonie.

Sur Sainte-Gertrude de Nivelles à l'époque carolingienne, cf. Chanoine R. LEMAIRE, *Les avant-corps de Sainte-Gertrude à Nivelles*, dans *Recueil des travaux du Centre de recherches archéologiques*, t. 3, Anvers, 1942, 50 pp., in-4°. Sur Lobbes, cf. s. BRIGODE, *Les anciennes abbayes et l'église carolingienne Saint-Ursmé de Lobbes*, dans *Annales du XXXIII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique* (Tournai, 1949), t. 2, Tournai, 1951, pp. 162-210. Sur l'église de Gerpennes, cf. J. MERTENS, *Gerpennes*, dans *Bulletin de la Commission royale des monuments et des sites*, t. 12, 1961, pp. 151-216; s. BRIGODE, *L'église de Gerpennes. Archéologie*, dans *Mélanges d'histoire et d'archéologie namuroises dédiés à F. COURTOY*, Namur, 1952, pp. 212-220; J. ROLAND, *L'église Saint-Michel à Gerpennes*, Bruxelles, 1970, 31 pp. in-8° (*Archeologium Belgii Speculum*, III). Sur l'église d'Ocquier, cf. J. MERTENS, *Recherches archéologiques dans l'église d'Ocquier*, dans *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. 39, 1955, pp. 1-35. Sur l'église de Mons-lez-Liège, cf. J. PHILIPPE, *Les fouilles archéologiques du moyen âge entreprises en 1942 à l'église de Mons près de Liège*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 67, 1949-1950, pp. 401-413.

Les poésies de Sedulius, qui reflètent maint aspect de l'art carolingien, ont été éditées par L. TRAUBE, M.G.H. *Poetae Latini*, t. 3, pp. 154 et suiv., et commentées par F.-F. LEITSCHUH, *Geschichte der Karolingischen Malerei*.

*Ihr Bilderkreis und seine Quellen*, Berlin, 1894, in-8° (surtout p. 145), H. PIRENNE, *Sedulius de Liège*, Bruxelles, 1882, in-8°, et J. PHILIPPE, *La peinture murale pré-romane et romane en Belgique*, dans *Annales du XXXIII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique* (Tournai, 1949), t. 3, Tournai, 1951, pp. 596-597.

Sur le manuscrit du *Carmen Paschale* de l'autre Sedulius, on consultera J. DENUCÉ, *Catalogue des manuscrits du Musée Plantin-Moretus*, Anvers, 1927, n° 176 et B. BISCHOFF, *Panorama der Handschriftenüberlieferung aus der Zeit Karls des Grossen*, dans *Karl der Grosse*, t. 2, Düsseldorf, 1965, pp. 233-254.

Sur les manuscrits carolingiens de Stavelot, cf. A. BOUTEMY, *Le manuscrit à miniature* (à Stavelot), dans *Trésors des abbayes de Stavelot, Malmedy et dépendances*. Exposition (juillet-septembre 1965), Liège, 1965, pp. 9-14 et, du même, *Manuscrits pré-romans du pays mosan*, dans *l'Art mosan*, éd. P. FRANCASTEL, Paris, 1953, pp. 51-70.

On lira sur l'arc de triomphe d'Eginhard les études de J. BRASSINNE, *Monuments d'art mosan disparus, II. Reliquaire d'Eginhard*, dans *Mélanges mosans*, Gembloux, 1940, pp. 101-110; Blaise de MONTESQUIOU-FESENZAC, *L'arc de triomphe d'Eginhard*, dans *Karolingische und ottonische Kunst*, Baden-Baden, 1957, pp. 43 et suiv. Sur l'épithaphe du pape Hadrien I<sup>er</sup>, cf. J. RAMACKERS, *Die Werkstatttheimat der Grabplatte Papst Hadrians I.*, dans *Römische Quartalschrift*, t. 59, 1964, pp. 36-78.

LE BAPTÊME DU CHRIST. *Partie centrale des Fonts baptismaux de Notre-Dame, église paroissiale-mère de Liège. Laiton. Entre 1107-1118. Liège, église Saint-Barthélemy. (Photo Niffle, Liège).*

